

LYCÉE GEORGES DUBY

BACCALAURÉAT BLANC 2015

FRANÇAIS

ÉPREUVE ANTICIPÉE

ENTRAÎNEMENT A L'ÉPREUVE ÉCRITE

SÉRIE ES/S

Durée de l'épreuve : 4 heures

L'usage des calculatrices et des dictionnaires est interdit.

Le sujet comporte 4 pages.

LA QUESTION DE L'HOMME DANS LES GENRES ARGUMENTATIFS DU XVI^e SIÈCLE À NOS JOURS.

Corpus.

Texte A. Etienne de LA BOÉTIE, *Discours de la servitude volontaire*, 1574.

Texte B. Albert CAMUS, *Les Justes*, 1949.

Texte C. Albert CAMUS, *L'Homme révolté*, 1951.

1. Vous répondrez d'abord à la question suivante.

En quoi l'écriture de ces extraits révèle-t-elle une réflexion sur la révolte ?

2. Vous traiterez ensuite au choix un des sujets suivants.

Commentaire.

Vous commenterez le texte B (Albert CAMUS, *Les Justes*).

Dissertation.

Le poète et résistant René Char, dans ses *Feuillets d'Hypnos* rédigés pendant les années de guerre (1940-1944), prononce cette formule catégorique: « Je n'écrirai pas de poème d'acquiescement. » Plus largement, faut-il penser avec René Char que la littérature, ce soit forcément de la rébellion et de la révolte ? Vous construirez votre réponse en vous appuyant sur les textes du corpus, ainsi que sur vos connaissances et lectures personnelles.

Invention.

En vous inspirant de procédés d'écriture mis en œuvre dans le texte de La Boétie (texte A), vous écrirez une lettre ouverte à un journal devant un événement ou une situation qui a provoqué en vous un sentiment de révolte.

Vous ne devez en aucun cas signer la lettre de votre nom.

Texte A. Le *Discours de la servitude volontaire* est un réquisitoire contre toutes les formes de tyrannie. Etienne de La Boétie s'indigne de la soumission du peuple à un pouvoir qui l'opprime et il l'invite à se soulever.

5	Pauvres gens misérables, peuples insensés, nations opiniâtres ¹ à votre mal et aveugles à votre bien ! Vous vous laissez enlever sous vos yeux le plus beau et le plus clair de votre revenu, vous laissez piller vos champs, voler et dépouiller vos maisons des vieux meubles de vos ancêtres ! Vous vivez de telle sorte que rien n'est plus à vous. Il semble que vous regarderiez désormais
10	comme un grand bonheur qu'on vous laissât seulement la moitié de vos biens, de vos familles, de vos vies. Et tous ces dégâts, ces malheurs, cette ruine, ne vous viennent pas des ennemis, mais certes bien de l' <i>ennemi</i> ² , de celui-là même que vous avez fait ce qu'il est, de celui pour qui vous allez si courageusement à la guerre, et pour la grandeur duquel vous ne refusez pas de vous offrir vous-mêmes à la mort. Ce maître n'a pourtant que deux yeux, deux mains, un corps,
15	et rien de plus que n'a le dernier des habitants du nombre infini de nos villes. Ce qu'il a de plus, ce sont les moyens que vous lui fournissez pour vous détruire. D'où tire-t-il tous ces yeux qui vous épient, si ce n'est de vous ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne vous les emprunte ? Les pieds dont il foule vos cités ne sont-ils pas aussi les vôtres ? A-t-il pouvoir sur vous, qui ne soit de vous-mêmes ? Comment oserait-il vous assaillir, s'il n'était d'intelligence ³ avec vous ? Quel mal pourrait-il vous faire, si vous n'étiez les receleurs du larron ⁴ qui vous pille, les complices du meurtrier qui vous tue et les traîtres de vous-mêmes ? Vous semez vos champs pour qu'il les dévaste, vous meublez et remplissez vos maisons pour fournir ses pilleries ⁵ , vous élevez vos filles afin qu'il puisse assouvir sa luxure ⁶ , vous nourrissez vos enfants pour qu'il en

20	<p>fasse des soldats dans le meilleur des cas, pour qu'il les mène à la guerre, à la boucherie, qu'il les rende ministres⁷ de ses convoitises et exécuteurs de ses vengeances. Vous vous usez à la peine afin qu'il puisse se mignarder⁸ dans ses délices et se vautrer dans ses sales plaisirs. Vous vous affaiblissez afin qu'il soit plus fort, et qu'il vous tienne plus rudement la bride plus courte⁹. Et de tant d'indignités que les bêtes elles-mêmes ne supporteraient pas si elles les sentaient, vous pourriez vous délivrer si vous essayiez, même pas de vous délivrer, seulement de le vouloir.</p>
25	<p>Soyez résolu à ne plus servir, et vous voilà libres. Je ne vous demande pas de le pousser, de l'ébranler, mais seulement de ne plus le soutenir, et vous le verrez, tel un grand colosse dont on a brisé la base, fondre sous son poids et se rompre.</p> <p style="text-align: right;"><i>La Boétie, extrait de <u>Discours de la servitude volontaire</u></i></p>
<p>1. Opiniâtre : tenace, obstiné 2. Ennemi : l'auteur désigne ici la personne qui exerce le pouvoir et prive le peuple de sa liberté. 3. Intelligence : complicité secrète. 4. Receleurs du larron : les complices du voleur 5. Pilleries : pillages 6. Luxure : appétit sexuel. 7 ministres : serviteurs attentifs 8. Se mignarder : se régaler 9. Tenir plus rudement la bride plus courte : maintenir fortement sous son autorité en réduisant la liberté d'action.</p>	

Texte B.

<p><i>Dans sa pièce Les Justes, Camus soulève le problème des limites des formes de l'action révolutionnaire. Il met en scène un groupe de jeunes révoltés qui projettent un attentat, en 1905, à Moscou. Dans cette scène, Kaliayev, poète épris de justice, explique pourquoi il n'a pu se résoudre à exécuter les ordres qui lui ont été donnés.</i></p>	
5	<p>Annenkov. – Alors ? Stepan. – Il y avait des enfants dans la calèche du grand-duc¹. Annenkov. – Des enfants ? Stepan. – Oui. Le neveu et la nièce du grand-duc.</p>
10	<p>Annenkov. – Le grand-duc devait être seul, selon Orlov. Stepan. – Il y avait aussi la grande-duchesse. Cela faisait trop de monde, je suppose, pour notre poète. Par bonheur, les mouchards² n'ont rien vu. <i>Annenkov parle à voix basse à Stepan. Tous regardent Kaliayev qui lève les yeux vers Stepan.</i></p>
15	<p>Kaliayev, égaré. - Je ne pouvais pas prévoir... Des enfants, des enfants surtout. As-tu regardé des enfants ? Ce regard grave qu'ils ont parfois... Je n'ai jamais pu soutenir ce regard... Une seconde auparavant, pourtant dans l'ombre, au coin de la petite place, j'étais heureux. Quand les lanternes de la calèche ont commencé à briller au loin, mon cœur s'est mis à battre de joie, je te le jure. Il battait de plus en plus fort à mesure que le roulement de la calèche grandissait. Il faisait tant de bruit en moi. J'avais envie de bondir. Je crois que je riaais. Et je disais "oui, oui"... Tu comprends? <i>Il quitte Stepan du regard et reprend son attitude affaissée.</i></p>
20	<p>J'ai couru vers elle. C'est à ce moment que je les ai vus. Ils ne riaient pas, eux. Ils se tenaient tout droits et, regardaient dans le vide. Comme ils avaient l'air triste ! Perdus dans leurs habits de parade, les mains sur les cuisses, le buste raide de chaque côté de la portière ! Je n'ai pas vu la grande-duchesse. Je n'ai vu qu'eux. S'ils m'avaient regardé, je crois que j'aurais lancé la bombe. Pour éteindre au moins ce regard triste. Mais ils regardaient toujours devant eux. <i>Il lève les yeux vers les autres. Silence. Plus bas encore.</i></p>
25	<p>Alors je ne sais pas ce qu'il s'est passé. Mon bras est devenu faible. Mes jambes tremblaient. Une seconde après, il était trop tard. (<i>Silence. Il regarde à terre.</i>) Dora, ai-je rêvé, il m'a semblé que les cloches sonnaient à ce moment-là ?</p>

30	<p>Dora. - Non, Yanek, tu n'as pas rêvé. <i>Elle pose la main sur son bras. Kaliayev relève la tête et les voit tous tournés vers lui. Il se lève.</i></p>
35	<p>Kaliayev. - Regardez-moi, frères, regarde-moi Boria, je ne suis pas un lâche, je n'ai pas reculé. Je ne les attendais pas. Tout s'est passé trop vite. Ces deux petits visages sérieux et dans ma main, ce poids terrible. C'est sur eux qu'il fallait le lancer. Ainsi. Tout droit. Oh non! Je n'ai pas pu. <i>Il tourne son regard de l'un à l'autre.</i></p> <p>Autrefois, quand je conduisais la voiture, chez nous en Ukraine, j'allais comme le vent, je n'avais peur de rien. De rien au monde, sinon de renverser un enfant. J'imaginai le choc, cette tête frêle frappant la route, à la volée...</p> <p><i>Il se tait.</i> Aidez-moi... <i>Silence.</i></p> <p style="text-align: right;">Albert Camus, <i>Les Justes</i>, 1949.</p>
<p>1. Le grand-duc : l'oncle du tsar de Russie 2. Mouchards : espions de police</p>	

Texte C.

5	<p>Qu'est-ce qu'un homme révolté ? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas : c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement. Un esclave, qui a reçu des ordres toute sa vie, juge soudain inacceptable un nouveau commandement. Quel est le contenu de ce "non" ?</p>
10	<p>Il signifie, par exemple, "les choses ont trop duré", "jusque-là oui, au-delà non", "vous allez trop loin", et encore "il y a une limite que vous ne dépasserez pas". En somme, ce non affirme l'existence d'une frontière. On retrouve la même idée de la limite dans ce sentiment du révolté que l'autre "exagère", qu'il étend son droit au-delà de la frontière à partir de laquelle un autre droit lui fait face et le limite. Ainsi, le mouvement de révolte s'appuie, en même temps, sur le refus catégorique d'une intrusion jugée intolérable et sur la certitude confuse d'un bon droit, plus exactement l'impression, chez le révolté, qu'il est "en droit de...". La révolte ne va pas sans le sentiment d'avoir soi-même, en quelque façon, et quelque part, raison. C'est en cela que l'esclave révolté dit à la fois oui et non. Il affirme, en même temps que la frontière, tout ce qu'il soupçonne et veut préserver en deçà de la frontière. Il démontre, avec entêtement, qu'il y a en</p>
15	<p>lui quelque chose qui "vaut la peine de...", qui demande qu'on y prenne garde. D'une certaine manière, il oppose à l'ordre qui l'opprime une sorte de droit à ne pas être opprimé au-delà de ce qu'il peut admettre.</p> <p style="text-align: right;">Albert Camus, <i>L'Homme révolté</i>, 1951</p>